

# Le colonel H. Wieland

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **39 (1894)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXIX<sup>e</sup> Année.

N<sup>o</sup> 4.

Avril 1894.

## † Le colonel H. Wieland.

Le colonel Henri Wieland, commandant du IV<sup>e</sup> corps d'armée, est mort à Bâle, le 3 avril, à 3 heures après midi. Il a succombé à une attaque d'apoplexie, alors que malgré ses 72 ans, sa famille, ses amis, l'armée, espéraient le conserver longtemps encore. Car il portait allègrement son grand âge, droit de corps et droit de cœur, toujours gai, toujours bon et plein d'affabilité pour son entourage.

Il y a quelques semaines, au retour du cimetière d'Aarau, où il venait de suivre le convoi funèbre d'un camarade d'arme très aimé et très regretté, le général Herzog, Wieland causait avec l'attaché militaire à l'ambassade de France, M. le commandant du Moriez. On parlait naturellement de la solennité qui venait de se terminer : « C'était bien organisé, dit le colonel Wieland, mais vous verrez, mon cher, que les Bâlois savent encore faire mieux. La prochaine fois, ce sera mon tour, ne manquez pas de venir, ce sera très *chic*. »

Il ne croyait pas dire si vrai le brave colonel, mais l'eût-il cru qu'il l'eût dit tout de même. Ses funérailles qui furent célébrées le 6 avril, à Bâle, furent une belle et touchante cérémonie. Elles ont été le dernier adieu d'une ville en deuil pour un de ses enfants les plus chéris et les plus respectés, et d'une armée que la mort frappe douloureusement en lui enlevant, à quelques semaines d'intervalle, ses deux chefs les plus anciens et les plus autorisés.

Hans-Henri Wieland est né à Bâle en 1822. Son père Hans Wieland était bourgmestre et commandant des troupes de la ville. Il fut tué en 1833, au combat de Prattelen, entre les gens de Bâle-Ville et de Bâle-Campagne.

Le jeune Wieland manifesta de bonne heure des goûts militaires. C'était dans le sang ; nombreux ont été les soldats parmi ses ascendants. En 1842, il fut nommé sous-lieutenant dans la milice bâloise, et prit part, avec ce grade, à la campagne du Sonderbund.

Mais le service en Suisse, ne satisfaisait pas suffisamment ses goûts guerriers ; en 1850, il s'engage au service de Naples.

Depuis 1825, le royaume des Deux-Siciles avait à son service quatre régiments suisses recrutés dans 10 cantons capitulés. Le 1<sup>er</sup> régiment était formé d'hommes des cantons de Lucerne, Uri, Unterwald et Appenzell (Rhodes-Extérieures) ; le 2<sup>me</sup> régiment, des hommes de Fribourg et Soleure ; le 3<sup>me</sup>, des hommes des Grisons, Valais et Schwytz ; les Bâlois formaient le 4<sup>me</sup> régiment.

Pendant la révolution de 1848/49, ces régiments soutinrent l'ancienne réputation de vaillance du nom suisse ; le roi Ferdinand leur dut la conservation de sa couronne. Comme on avait la perspective de nouveaux troubles, une augmentation des troupes suisses fut décidée en 1850. Un 13<sup>me</sup> bataillon napolitain de chasseurs fut créé, sous les ordres d'un compatriote de Wieland, le lieutenant-colonel von Mechel, et composé de Suisses ressortissants de cantons non capitulés. C'est dans ce corps que Wieland prit du service avec le grade de lieutenant.

Le bataillon fut formé à huit fortes compagnies, plus un dépôt, et bientôt, par son effectif, il put rivaliser avec les régiments. En même temps, son chef s'attachait à modifier, dans un sens plus pratique, le système d'instruction trop formaliste en vigueur jusqu'alors. Il créait la colonne de compagnie, inaugurant ainsi une tactique nouvelle, qui devait donner à la troupe plus de mobilité et aux formations plus d'élasticité. Le lieutenant Wieland lui fut d'un précieux concours et contribua grandement aux progrès de la nouvelle instruction.

En 1853, Wieland était adjudant de bataillon. Il fut nommé capitaine et chef de compagnie en 1856. Cette période fut calme pour les troupes de Naples. En dehors du service de garde des châteaux et citadelles, du service de parade des églises et de la cour, du service d'instruction et des manœuvres, les officiers trouvaient le temps d'être les hôtes assidus et très bien accueillis de la société napolitaine. Wieland, homme d'esprit, plein de vie et d'entrain, et de plus, charmant officier, svelte et élancé, était fort aimé dans les salons, qu'il fréquentait avec son ami Pfyffer, qui, plus jeune, devait néanmoins le précéder de quatre ans dans la tombe.

Ferdinand II mourut au moment où, en 1859, éclatait dans

le nord de la Péninsule, la guerre contre l'Autriche. François II monta sur le trône, âgé de 23 ans seulement. On connaît les détails de l'émeute que des intrigues politiques firent éclater parmi les troupes suisses peu après et qui aboutit à la suppression des capitulations. Les 2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> régiments surtout furent fautifs. Le 4<sup>me</sup> régiment et le 13<sup>me</sup> bataillon, à Palerme, restèrent fidèles à quelques hommes près ; ils aidèrent avec les troupes napolitaines à mettre fin à l'insurrection.

La conséquence de cet événement fut le licenciement des régiments suisses. 6000 hommes profitèrent du licenciement et partirent. Onze cents seulement restèrent, et une centaine d'officiers, parmi lesquels le lieutenant-colonel von Mechel avec ses deux fils, Wieland et Pfyffer.

Le roi ne tarda pas à regretter ses troupes suisses. Il voulut reformer des régiments sur le modèle des anciens. Les hommes demeurés fidèles au roi devaient servir de cadres, et l'on espérait tirer des recrues de Suisse, d'Allemagne et d'Autriche. On voulait former trois bataillons à deux demi-bataillons de 4 compagnies. La hâte avec laquelle on procéda aboutit à un mélange de troupes diverses, Suisses, Français et Allemands, Bavaois et Souabes, Bohémiens et Slovaques. Dans les deux premiers bataillons, les Suisses représentaient un quart de l'effectif ; dans le 3<sup>me</sup>, où avaient été versés les débris du 13<sup>me</sup> de chasseurs, les Suisses formaient les deux tiers de l'effectif.

Le capitaine Wieland obtint le commandement du deuxième demi-bataillon, soit l'aile gauche du 3<sup>me</sup> bataillon. Il devait bientôt recevoir le baptême du feu.

Pendant l'hiver 1859/60, le bataillon tint garnison à Nocera. Lorsqu'en avril 1860, les troubles de Sicile éclatèrent et que la nouvelle arriva du mouvement de Garibaldi à Marsala, le bataillon fut transféré à Palerme. Quelques jours après, à Monreale, il tira ses premiers coups de feu et subissait des pertes peu importantes en dispersant les bandes du Sicilien Rosalino Pilo.

Sur ces entrefaites, une colonne mobile composée de plusieurs bataillons d'élite napolitains et du 3<sup>me</sup> bataillon étranger fut formée pour attaquer les forces principales de Garibaldi au nord de Palerme, près de Parco. Elle fut placée sous le commandement du colonel von Mechel. Le demi-bataillon de Wieland forma l'avant-garde.

La colonne délogea l'ennemi de Parco, et le poursuivit jusqu'à Piana. Arrivé là, le colonel von Mechel reçut des renseignements contradictoires. L'ennemi s'était divisé en deux colonnes et l'on ne savait avec laquelle se trouvait Garibaldi. Était-ce avec celle qui par Marineo avait gagné les bords de la mer, où celle qui s'était dirigée directement au sud sur Corleone? Le colonel von Mechel se décida à suivre cette dernière et culbuta tout ce qui lui fit obstacle jusqu'à Corleone, petite ville située dans la montagne, à l'intérieur de l'île, où il saisit des approvisionnements garibaldiens.

Il croyait pouvoir être sans souci sur le sort de Palerme, le général Lanza s'y trouvant avec 20 000 hommes de troupes napolitaines. Mais, comme il s'était remis en route, l'ordre lui parvint d'activer son mouvement. Garibaldi était arrivé à Palerme avec l'autre colonne et avait gagné la ville à l'insurrection.

Le 26 mai, la colonne von Mechel s'emparait de la Porte Termini, par laquelle quatre jours auparavant Garibaldi avait fait son entrée; Wieland commandait de nouveau l'avant-garde. Plusieurs barricades furent enlevées à la baïonnette. À midi, la colonne, ayant toujours Wieland à sa tête, était en possession de la vieille place du Marché, où l'insurrection avait son centre de résistance. On entendait du côté du « Palazzo reale » le bruit de la fusillade du corps de Lanza. Garibaldi était pris entre deux feux.

À ce moment, l'ordre arriva de cesser le feu. Un armistice était conclu, des négociations engagées. L'armistice dura trois jours, pendant lesquels la troupe affamée bivouaqua sur le pavé. On croyait que l'on traitait les conditions de reddition de Garibaldi, aussi grandes furent la surprise et l'indignation, lorsqu'on apprit que Lanza abandonnait la Sicile et livrait à Garibaldi la banque avec ses 20 millions.

Le 15 juin, les bataillons étrangers, 1<sup>er</sup> et 2<sup>me</sup> de carabiniers et 3<sup>me</sup> de chasseurs, se retrouvèrent à Nocera.

En août, Garibaldi envahit la Calabre. Les généraux napolitains se rendaient les uns après les autres. Le 20 août, les trois bataillons étrangers, sous les ordres de von Mechel, promu général, partirent pour Salerne, où de grandes masses napolitaines étaient concentrées. Mais ces troupes ne bougèrent pas. Le roi timoré et incertain, restait sans prendre de décision; l'insurrection gagnait du terrain.

Le 5 septembre, François II quitta Naples précipitamment. L'armée se concentra à Capoue. Le 20 septembre, la brigade von Mechel prit part, en dernière ligne, à l'affaire de Cajazzo, dans laquelle les Napolitains refoulèrent les bandes garibaldiennes au-delà du Volturne.

Le combat principal eut lieu le 1<sup>er</sup> octobre. Le plan de l'état-major royal était d'attaquer l'ennemi simultanément de front par les monts San Angelo, et sur ses derrières aux Ponti della Vella, Maddaloni et Caserte-Vecchia.

Le général von Mechel fut chargé du mouvement tournant par Maddaloni. Son détachement se composait de deux brigades, la sienne et celle du colonel Ruiz ; en tout, 8500 hommes. La brigade von Mechel avait ses unités principales commandées comme suit : 1<sup>er</sup> bataillon de carabiniers, major Göldlin ; 2<sup>me</sup> bataillon de carabiniers, major Migy et major de Werra ; 3<sup>me</sup> bataillon de chasseurs, major Wieland et major Gachter. Une batterie de campagne, composée de pièces de 4 rayées, et servie par des Suisses, était commandée par le capitaine Fevot. Un escadron de hussards, une demi-batterie de montagne, un détachement du génie et une ambulance, complétaient la brigade.

Le 30 septembre, à minuit, la brigade part pour la vallée de Maddaloni. La brigade Ruiz cantonnée à Ducenta, avait reçu l'ordre de partir de bonne heure pour Caserta-Vecchia, mais elle était encore au cantonnement quand von Mechel arriva.

Valle occupé par de minimes forces ennemies, fut occupé sans coup férir. De là, le 2<sup>me</sup> carabiniers prend l'avance pour attaquer les collines au nord de S. Michelo. Le 1<sup>er</sup> bataillon forme le centre de la ligne ; le 3<sup>me</sup> chasseurs est à l'aile gauche<sup>1</sup>.

L'ennemi était établi fortement sur un aqueduc ; il occupait, en outre, en forces supérieures, les bois et un moulin voisin. C'est le major Wieland qui ouvre le feu, et c'est de son côté que l'ennemi fera le plus de résistance. Wieland se bat courageusement avec son demi-bataillon et reçoit au pied une blessure qui le fera longtemps souffrir. Cependant, des renforts étant survenu, le bataillon au complet repousse l'ennemi qui

<sup>1</sup> Pour les détails, lire l'article de M. le major Franz de Werra, auquel nous faisons plusieurs emprunts : *Relation historique sur le 2<sup>me</sup> bataillon de carabiniers et les bataillons étrangers au service du roi des Deux-Siciles, après le licenciement des régiments capitulés.* — *Revue militaire suisse*, septembre et octobre 1891.

défend le terrain pouce à pouce. Bientôt, tout le bataillon monte à l'assaut du pont et s'empare de deux bouches à feu. Deux pièces de montagne appuient le mouvement. Entouré de toutes parts, l'ennemi fait mine de se retirer ; mais des renforts lui surviennent, il se réorganise et cherche à reprendre l'offensive. Heureusement, 4 pièces suisses viennent à la rescousse, se mettent en batterie sur la route de Maddalani et balayent le terrain devant elles. L'ennemi est repoussé, la position de Ponte della Valle, sauf la hauteur de S. Michelo est au pouvoir des troupes du roi.

La bravoure de la brigade von Mechel ne servit à rien. La colonne Ruiz s'était égarée, et la jonction ne put se faire. En outre, l'attaque de front des Napolitains avait échoué. Malgré son succès, le général von Mechel dut ordonner la retraite. « Elle s'exécuta militairement et en bon ordre, dit le commandant dans son rapport. Nous pûmes, par notre feu, maintenir l'ennemi à distance. Cependant, encouragé par notre petit nombre, il nous aurait poursuivis, si environ 100 hommes résolus ne se fussent retournés spontanément et ne l'eussent chassé sur les hauteurs de Ponte. »

Cette affaire coûta la vie à plusieurs officiers suisses, entre autres à un des fils du général von Mechel, le 1<sup>er</sup> lieutenant Emile von Mechel, qui s'était emparé, à la tête de sa compagnie, du moulin occupé par l'ennemi.

Blessé, le major Wieland ne put reprendre son service qu'au mois d'octobre ; encore boitait-il. Il fut mis à Gaëte à la tête du bataillon des « vétérans suisses », soldats ayant au moins 12 années de service et qui, ne pouvant plus fournir le service de campagne, étaient préposés à celui de forteresse. Wieland avait, en outre, sous ses ordres, la batterie San Vico, au centre du front d'attaque.

La trahison faisant chaque jour de nouveaux progrès parmi les troupes napolitaines, c'est à ce bataillon d'invalides que revint l'honneur d'occuper tous les postes les plus dangereux et de remplir les missions de confiance. Wieland, sur ses béquilles, remplissait courageusement ses fonctions, donnant toujours l'exemple de cette belle humeur qui ne le quittait jamais, encourageant chacun, devenant au milieu des vieux troupiers qu'il commandait, l'âme de la résistance et du dévouement.

L'heure vint cependant où il fallut capituler. L'assaillant

bombardait activement du côté de terre et de mer ; l'un après l'autre, les magasins de munitions sautaient, et les brèches se formaient aux remparts ; enfin, dans la garnison, le typhus faisait d'horribles ravages. François II rendit Gaëte et licencia son armée. La garnison obtint de sortir avec ses armes et au son des fanfares. Wieland nommé lieutenant-colonel et décoré de la croix d'officier de l'ordre de St-Georges, marcha à la tête de ce qui lui restait de son vaillant bataillon d'invalides. Alors, il revint au pays.

L'heure était passée des brillants faits de guerre, des assauts contre un ennemi supérieur, dont on enlève les positions à la baïonnette, comme à Ponte, où qu'on déloge de derrière les barricades, comme à Palerme. Rentré dans l'armée fédérale, le 2 septembre 1861, Wieland n'aura plus l'occasion de commander autre chose que des manœuvres de paix. Lieutenant-colonel à l'état-major général, il commande une brigade en 1863 au rassemblement de troupes d'Oberaargau. En 1866, il reçoit sa troisième étoile, et en 1870 il commande à la frontière la 6<sup>me</sup> brigade. Enfin, en 1874, il commande le rassemblement de troupes de la IX<sup>me</sup> division, et dirige en 1886 et en 1890 ceux des I<sup>re</sup> et II<sup>me</sup> divisions dans la Broye et dans la Gruyère. Il franchit la dernière étape de cette longue carrière militaire le 16 octobre 1891, date à laquelle il reçut le commandement du IV<sup>me</sup> corps d'armée.

Il dut alors abandonner les fonctions d'instructeur en chef du 8<sup>me</sup> arrondissement, qu'il remplissait depuis 1875.

Le colonel Wieland jouissait, dans toute l'armée, de la plus respectueuse considération et de la confiance la plus absolue. Il représentait, pour nous Suisses, qui aimons généralement le militaire, mais qui ne pouvons le pratiquer que sous la forme imparfaite d'un service intermittent, — il représentait le type du soldat, amoureux de son métier, toujours de belle humeur jusque dans les moments de la plus grande fatigue, n'abandonnant jamais son sang-froid, doué d'un sens pratique à toute épreuve et ennemi de tout ce qui de près ou de loin sent l'exagération des formes et la pédanterie. Nous avons beaucoup de bons officiers de milice en Suisse, nous avons peu de militaires ; Wieland était militaire jusqu'au bout des ongles. En le perdant, notre armée fait une grande perte ; une des plus sensibles qu'elle put faire avec celle du général Herzog.



Puisse l'exemple de ces anciens qui s'en vont, servir aux plus jeunes qui doivent prendre leur place.

\* \* \*

Les funérailles du colonel Wieland ont été célébrées à Bâle, le 6 avril, à 2 heures après midi. Les cordons du poêle étaient tenus par les colonels-commandants de corps Ceresole, Feiss et Bleuler et par le colonel Keller, chef du bureau de l'état-major général. Assistaient à l'enterrement, le chef du Département militaire fédéral, de nombreux officiers, les délégations des Autorités fédérales et des Cantons. A l'église, l'éloge funèbre a été prononcé par M. le pasteur A. de Salis. Sur la tombe, le discours suivant a été prononcé par M. le colonel Ceresole, commandant du 1<sup>er</sup> corps d'armée :

Chers confédérés, chers frères d'armes !

Deux mois à peine se sont écoulés depuis le jour où nous étions réunis autour de la tombe du général Herzog, ce chef de notre armée dans lequel le peuple Suisse avait mis une confiance absolue. Et aujourd'hui déjà nous nous retrouvons auprès de la dépouille mortelle de celui qui après le général Herzog, était, par son grade et son ancienneté, notre premier soldat et qui, comme lui, jouissait de la confiance, de l'affection et du respect de tous ceux qui l'ont connu.

Le colonel Henri Wieland présidait encore, le 19 mars 1894, a commission de défense nationale avec cette lucidité d'esprit et ce soin qui n'étaient jamais en défaut. Nous ne pensions pas alors, nous ses collègues, que nos fonctions nous appelleraient aujourd'hui à marcher autour de son cercueil.

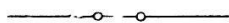
On vous a dit, Messieurs, dans la maison de Dieu, avec autant d'élévation que d'éloquence, tout ce qu'il y avait à dire sur la noble vie du défunt, mais il sera permis à un de ses frères d'armes de rendre hommage aussi à la noblesse et à la franchise de son caractère. Toute duplicité et toute intrigue lui étaient odieuses. Sous le drapeau de la Confédération suisse comme sous celui du monarque aujourd'hui déchu auquel il avait prêté serment, pour lequel il a versé son sang, et auquel il est resté fidèle jusque dans le malheur, Wieland a fait honneur à son nom, à sa famille, à sa patrie.

Sa famille, une des plus anciennes de cette vieille et illustre république, a donné à Bâle des citoyens et des soldats qui se sont distingués dans les carrières les plus diverses. Je tiens à rappeler au bord de cette fosse le souvenir du père de Henri Wieland, tombé au champ d'honneur dans des circonstances cruelles, — de son frère, le colonel Hans Wieland, qui fut

le premier instructeur en chef de l'infanterie suisse et qui a rendu à notre armée les plus grands services, — de Richard Wieland, qui, après être revenu avec honneur du service d'Autriche, a tenu une place distinguée dans notre état-major du génie, — de Charles Wieland, enfin, ce frère cadet, auquel il était si étroitement uni, et dont la mort récente a été pour notre ami le coup le plus sensible. Et il me sera permis aussi d'envoyer d'ici à la sœur qui l'a entouré jusqu'à son dernier jour d'une si tendre affection, l'hommage respectueux de notre profonde sympathie.

Il y a deux ans, Messieurs, par une journée de printemps radieuse comme celle-ci, trois officiers dont deux sont présents, se trouvaient avec le colonel Henri Wieland sur l'une des positions militaires les plus importantes de notre territoire. Au milieu d'un paysage superbe ils virent s'acheminer processionnellement les habitants d'un village voisin, qui, suivant le rite touchant de l'Eglise catholique, appelaient par leurs prières les bénédictions du ciel sur leurs travaux et sur les récoltes de l'année. A un signe du prêtre, tout ce peuple se mit à genoux, et nous nous mimas à genoux avec eux pour nous associer aux prières que cette population rustique élevait au ciel avec ses chants. Quand nous nous relevâmes, nous étions profondément émus. Wieland me serra la main et je vis deux larmes couler sur sa belle figure.

Messieurs et chers confédérés, puisque nous sommes réunis, nous aussi, sans distinction de confessions ou de partis, pour rendre les honneurs suprêmes à un loyal soldat, élevons ensemble nos cœurs pour demander à Dieu de donner toujours à la Suisse, pour son honneur et pour sa défense, des hommes comme ceux que nous avons trop tôt perdus et qui s'appelaient Wieland, Hans Herzog et Alphonse Pfyffer. C'est le vœu qu'en votre nom je fais monter vers le ciel au moment où nous allons quitter cette tombe.



## Quelques mots sur la topographie en Suisse <sup>1</sup>

par HORACE COULIN.

(Voir la planche qui accompagne le n° de mars.)

(Fin.)

Mais abordons maintenant la *stadia*, le tachéomètre par excellence, instrument très avantageux et pratique pour un lever exact et rapide. Jusqu'à présent, pour déterminer un certain

<sup>1</sup> *Erratum.* — Dans l'article précédent, page 136, 24<sup>e</sup> ligne, au lieu de  $h = 2310 \times \text{tg } 3^{\circ}29' + d^2 2310^2 k$ , il faut  $h = 2310 \times \text{tg } 3^{\circ}25' + 2310^2 k$ .